

*Lettre de Jacques Lacan à Rudolph Loewenstein du 14 juillet 1953 publiée dans « La scission de 1953 » (Supplément à Ornicaire ?) 1976 n° 7 pages 120-135*

Mon cher Loew,

<sup>(120)</sup>Si je ne vous ai pas écrit plus tôt des événements – extravagants (au sens propre) – que vient de traverser notre groupe, c'est pour les raisons de solidarité qui ont dominé depuis que j'y appartiens, ma conduite. Ce lien, vous le savez, maintenant est rompu. J'ai laissé passer quelques jours, autant pour laisser porter ses effets à la véritable détente que nous a apportée cette rupture que pour me consacrer d'abord à la mise en place d'une communauté de travail qui s'annonce sous les meilleurs auspices : inespérés, dirais-je, si nous n'y retrouvions pas justement le fruit même de notre effort de ces dernières années, le sens de notre travail, les principes de notre enseignement, bref tout ce que nous avons cru pendant de longs mois devoir nous être ravi, et qui nous l'eût été de la façon la plus pernicieuse pour ceux que nous avons introduits à la discipline psychanalytique.

Qu'il me suffise de vous dire que j'ai inauguré la vie scientifique de la nouvelle Société française de psychanalyse mercredi dernier dans cet amphithéâtre de la Clinique que vous connaissez, cher Loew, par une communication sur « le symbolique, l'imaginaire et le réel », devant une assistance de 63 personnes, dont 45 nous ont d'ores et déjà donné leur adhésion comme candidats à notre enseignement et à nos travaux.

Lagache, dont la rigueur de conduite depuis le début de notre crise ne s'est pas démentie, présidait cette séance. Que si l'on vous dit que pour autant nous représentons le clan des psychologues, n'en croyez rien : nous vous montrerons listes en main que nous avons parmi nos élèves plus de médecins que l'ancienne Société, et les plus qualifiés. Nous ne saurions au reste nous en donner le seul mérite. Car pour être juste, il faut y faire la part du comportement insensé de cette équipe qui dans la fondation de l'Institut a vu l'occasion de confisquer à son profit l'autorité vraiment énorme que l'ancienne Société s'était acquise auprès des étudiants. Cette autorité fondée sur la bonne foi de gens qui trouvaient dans l'expérience même de leur propre analyse, de leurs contrôles, à justifier le bien-fondé des engagements et des règles à eux imposés, on la leur a soudain présentée sous la figure la plus autocratique et la plus désagréable : au lieu d'un collègue d'ainés respectés, parmi lesquels chacun selon ses affinités <sup>(121)</sup>trouvait ses maîtres et ses recours, ils ont vu apparaître la figure unique de notre ancien camarade Nacht dont vous savez qu'elle ne s'est jamais distinguée par la bonne grâce, mais qui devant des difficultés imprévues s'est révélée sous les aspects d'un manque de tact et de mesure, d'une brutalité de propos, d'un mépris des personnes que je ne mentionnerais pas ici si ce ne devait pas être la fable des étudiants pour de nombreuses années. L'appuyant, deux nouveaux venus sans expérience didactique : Lebovici dont la nervosité, réversion des sévices quotidiens dont il est l'objet dans son service à l'hôpital (je pense que vous en savez assez sur le mode de rapport qui peut s'établir parfois entre élève et patron pour que je n'aie pas là-dessus à m'étendre) a toujours causé l'impression la plus désagréable aux étudiants auxquels il fait l'effet d'un « méchant lapin ». L'autre, Bénassy, garçon non sans culture, qui s'est révélé soudain à la stupeur générale avoir une mentalité d'adjudant, promoteur attendu des mesures les plus tracassières, instaurant l'« appel » dans des cours où viennent des gens à cheveux blancs, passant brusquement devant l'insurrection de tous à des aveux dérisoires – « Je dois reconnaître qu'en fondant cet Institut, nous vous avons oubliés » – pour conclure d'ailleurs : « maintenant il est trop tard : faites-vous oublier ». Et pour couronner le tout, un aiguillage général remis entre les mains d'un jeune choisi par Nacht pour sa médiocrité notoire, et dont le nom ne saurait rien vous dire puisqu'il n'était même pas membre adhérent de la Société quand il a été élevé à ces fonctions : celui-là se trouvait soudain préposé à la fonction de désigner aux étudiants en didactique leurs contrôleurs, voire à ceux qui seraient dès lors admis leur analyste. Absurde dans ses initiatives, bombardant les étudiants des notes administratives les plus déconcertantes, encore qu'hélas ! obscurément

conformes aux directives de Nacht, il mit le comble à leur désarroi et doit être considéré comme un des artisans de l'échec de l'Institut (car peut-on appeler autrement une situation où il lui reste environ 25 élèves sur 83 qui étaient appelés à s'y inscrire).

Voilà donc où nous en sommes.

Pour vous en analyser les ressorts, je dois rendre à Nacht cette justice qu'il n'a ni varié ni fléchi dans la poursuite de son dessein. Et que s'il groupe encore autour de lui une majorité parmi nos anciens collègues, il le doit à une constance dans sa politique qui serait digne d'inspirer le respect si elle n'avait procédé non moins constamment par les moyens les plus dépourvus de scrupules.

<sup>(122)</sup>S'il a cru qu'il pourrait me gagner à son jeu en me faisant pendant des années une cour patiente, je conviens que la déception a dû lui être sévère. Il n'a pourtant retiré de cette relation que des bienfaits : informations, idées, lectures, pour lesquelles il s'oriente mal faute de fonds. Il a été accueilli par ma femme et a trouvé chez mon beau-frère le peintre Masson l'hospitalité qui lui a permis de se remarier hors de l'anonymat de la grande ville dans l'atmosphère cordiale d'un petit village provençal. C'était exactement en juillet dernier, et ma femme et moi y fûmes témoins.

Déjà à ce moment pourtant, il put sentir ma désapprobation de la façon vraiment peu correcte dont il s'était fait élire un mois auparavant – et pour cinq ans – au poste de Directeur d'un Institut qui n'existait pas encore. Sans que l'Assemblée en ait été prévenue par un ordre du jour, le principe, la durée du mandat, et la proposition par lui-même de sa propre candidature comme candidature unique, furent enlevés par un vote à mains levées dont les meilleurs parmi ses partisans convenaient il y a seulement quelques mois que c'était là une procédure « fasciste ». Cette fois-là encore, j'avais conclu l'année par une communication à laquelle avait succédé la discussion la plus chaleureuse. Et ces propositions furent une surprise pour l'Assemblée. Je dois avouer que je votai *pour* la première, gêné néanmoins, mais je fus littéralement stupéfait quand je vis que la seconde lui succédait immédiatement. Nacht ne me paraissait pas indigne d'exercer des fonctions de direction, mais nous ne savions même pas en quoi elles devaient consister alors. Car de cet Institut il n'y avait encore rien, ni programme ni statuts, seulement un local par lui soudain trouvé et de toute urgence adopté malgré ses inconvénients alors que c'était de lui qu'étaient toujours partis les objections, les obstacles et finalement les refus qui avaient écarté jusqu'alors (nous en avons des preuves écrites) tous les choix qui s'étaient proposés pour une fondation dont l'ajournement avait entravé pendant des années notre travail. Le vote sur son nom fut pourtant loin d'être unanime, d'autres et nommément Lagache, plus avertis que moi, s'étant abstenus.

Ma confiance sur le fond, il faut le dire, lui restait acquise, et quand grâce à son effort l'Institut fut en novembre matériellement prêt, ce fut un effondrement pour moi que d'entendre de sa propre bouche avec quel cynisme il en envisageait l'usage purement politique : « y donner beaucoup de cours » par exemple à ceux dont il avait le dessein de neutraliser l'action, abandonner complètement la question de la défense des non-médecins que nous avons accueillis en <sup>(123)</sup>grand nombre parmi nos élèves, malgré leur mise en cause alors par un certain nombre d'actions judiciaires en cours, proposer comme mot d'ordre destiné à entraîner un petit groupe l'officialisation du diplôme de psychanalyse en France dont il savait fort bien qu'à moins d'un succès de pure surprise par une procédure politique toujours sujette à caution, le Conseil de l'Ordre des médecins s'y opposerait toujours, domestiquer à l'aide de ce leurre l'ensemble dès lors impressionnant de ceux qui avaient eu recours à nous depuis la guerre en manifestant leur immense besoin d'une technique vraiment compréhensive du malade mental, – et organiser sur ces bases ce que les tenants de son groupe ont avoué tout haut au moment où ils se sont crus les maîtres de la situation : un « barrage » destiné à soumettre à l'autorisation d'une petite équipe l'accès à l'exercice de la profession.

L'enseignement n'était donc pas le but de l'Institut, mais le moyen d'une domination sur ceux-là mêmes qui l'attendaient avec un espoir aux manifestations émouvantes. Et ils allaient le payer cher (je l'entends au sens littéral comme vous le verrez tout à l'heure).

Je ne cachai pas à Nacht ma désapprobation dont il ne comprit pas d'abord la nature. « C'est ton intérêt », « Tu as là-dedans une situation en or : comment vas-tu la gâcher », combien de fois ai-je entendu cet appel chaque fois que durant ces mois de lutte sordide, ma voix dès lors toujours refusée aurait pu faire pencher la balance en leur faveur.

L'opposition s'engagea malheureusement pour nous sur un porte-à-faux. Nacht, sûr de son fait, crut pouvoir se débarrasser de la personne de la Princesse, alors fort engagée dans la défense de Madame Williams dont il osa déclarer publiquement qu'il était regrettable que le Tribunal l'eût acquittée : il congédia symboliquement la Princesse de nos conseils en refusant de la recevoir.

Certes on peut considérer que l'action de cette personne a toujours été néfaste dans notre groupe. Le prestige social qu'elle représente ne peut qu'y fausser les rapports, celui qu'elle tire de son rôle auprès de Freud la fait écouter par tous avec une patience qui prend figure d'approbation, le respect dû à une femme âgée entraîne une tolérance à ses avis qui démoralise les jeunes aux yeux desquels nous apparaissions dans une sujétion ridicule.

À ce moment je ne savais pas ce que j'ai appris depuis sur ses manœuvres constantes dans le passé pour maintenir ses privilèges dans le groupe.

Elle profita pour y rentrer de la première des extravagances <sup>(124)</sup> auxquelles Nacht et les siens n'ont cessé de se livrer et qui pourtant ne les a menés qu'après de longs mois à leur perte, tellement grand est le pouvoir d'une minorité cohérente.

La Commission de l'enseignement fut un jour avisée quarante huit heures à l'avance qu'elle aurait à recevoir à sa prochaine réunion des avis importants du Comité directeur (Comité dont personne n'avait encore entendu parler comme étant en fonction). Ce fut pour recevoir communication d'un programme d'études, non seulement plein de faiblesse, mais manifestement fait pour mettre à l'ombre tout ce qui s'était fait jusqu'alors sur le plan de l'initiative de chacun, et notamment mon propre séminaire de textes que suivaient depuis un an et demi 25 élèves que rien n'y obligeait, avec une fidélité qui ne s'était pas démentie – au seul bénéficiaire du séminaire dit technique de Nacht qui se trouvait, en absorbant à lui seul l'activité de la « troisième année », former le couronnement de la formation psychanalytique. Pour mieux encore souligner la portée de la chose, mon séminaire réservé aux « première année » était placé en horaire simultané (fait unique dans tout le programme) avec un séminaire attribué à Lagache sous la même rubrique (à ceci près que les textes attribués à Lagache étaient en général inaccessibles aux lecteurs français).

Au plat qui nous était servi sur le ton « ne le trouvez-vous pas excellent ? » par les complices encore assez rigoureux qui l'avaient cuisiné dans l'intimité, s'adjoignait un dessert du même goût : il était, nous dit-on, de toute urgence politique que Nacht (déjà trois fois prorogé dans sa fonction au-delà des limites statutaires) fut maintenu à la Présidence de la Société jusqu'au vote des statuts de l'Institut, qui restaient toujours dans l'indétermination, et dont on nous laissait entendre qu'il faudrait longuement les mûrir.

Je dois dire que je rentrais chez moi prodigieusement égayé et restai quinze jours sans rien manifester à personne. Je vous passe le fait que Nacht chez qui j'avais déjeuné la veille de ce premier jour mémorable, m'avait assuré de son intention de me laisser enfin la Présidence – curieuse démarche pour laquelle il n'a jamais trouvé d'autre excuse, sinon que sa femme lui aurait déconseillé de me troubler en me parlant de ce qui allait être proposé le lendemain !! Le plus fort est qu'il semble l'avoir réellement tenue pour responsable d'avoir ainsi « altéré nos relations ».

Bien entendu, tout ceci fut utilisé par la Princesse pour agiter le groupe. Cependant Lagache vint me voir pour m'exposer combien il était regrettable que nous ayons si longtemps abandonné à Nacht une fonction représentative pour laquelle la neutralité même, sinon la <sup>(125)</sup> nullité de ses positions doctrinales, nous avait paru le rendre

particulièrement apte, et qu'il avait tenue en effet avec dignité en concluant toute discussion un peu stimulante par quelques propos qui équivalaient à en tenir l'objet pour indifférent à tout prendre au regard de son expérience, ceci sur un ton dont la bénignité pouvait passer pour heureusement conforme à sa fonction.

Un changement de style pouvait être escompté comme favorable, maintenant que la fondation de l'Institut devait redonner en principe à la Société une plus grande disponibilité pour le travail doctrinal. Ma désignation pour la Présidence devait faire l'accord de tous.

À une Assemblée exceptionnelle obtenue par la Princesse, Lagache donc débrida l'abcès avec un grand courage, sur le thème :

« Le travail ne peut se poursuivre ainsi dans cette Société, car pour le plus grand nombre, on y est malheureux ». Le concours de ce propos avec les attaques de la Princesse dont vous connaissez le style mit le feu aux poudres, mais servit hélas ! à cristalliser autour de Nacht un noyau « médical », dont on ne peut que regretter qu'il fut alors minoritaire, car Nacht en profita pour l'entretenir dès lors dans une atmosphère obsidionale qui lui donna une cohérence qu'il n'avait absolument sur aucun plan, ni doctrinal ni technique ni même amical.

Avec une hypocrisie parfaite Nacht voulut y voir la marque d'une mission dès lors à lui conférée par le groupe. Sa technique fut constante, toute manifestation venue de l'autre côté fut-elle la plus innocente (la candidature de Favez comme membre titulaire par exemple) fut présentée à ses partisans comme trait d'un complot.

Les semaines de crise qui suivirent furent menées sur le plan d'engagements qu'il faisait *signer* aux huit qui s'étaient groupés autour de lui. Le principe en était que pour qu'il pût mener à bien la tâche de l'Institut, il fallait qu'il fût « maître chez lui », c'est-à-dire qu'il restât Président de la Commission de l'enseignement en même temps qu'il était Directeur de l'Institut, puisqu'il fallait bien admettre qu'on ne pouvait le garder plus longtemps à une Présidence qui me reviendrait, ceci était accordé, mais à laquelle jusque là avait été conjointe la fonction de présider la Commission.

C'est sur ce point que s'engagea donc la bataille.

Pendant tout ce temps et dès la première séance, je m'abstins de toute attaque personnelle contre Nacht et limitai mon opposition à mes votes. Je m'efforçai, ce qui était suffisamment indiqué par les fonctions qui m'étaient confiées du consentement de tous, de jouer un rôle médiateur.

Aux réunions chez la Princesse, je maintins contre tous et sans défaillance le principe qu'il fallait que la Direction de l'Institut fût <sup>(126)</sup> conservée à celui qui avait pris l'initiative de le fonder – tous les témoins de mon action vous en seront garants – et malgré toutes les pressions je n'admis jamais que je pus m'y substituer à lui sinon en cas de nécessité dernière.

Ce fut bien malgré moi que je fus témoin des étonnants appels téléphoniques que fit la Princesse à l'adresse d'Anna Freud, où nos adversaires étaient qualifiés par elle de gangsters et où elle lui posa la question de savoir si l'Internationale reconnaîtrait leur groupe en cas de scission (à quoi il lui fut répondu qu'ils seraient certainement reconnus, comme cela était arrivé pour d'autres scissions à l'échelle nationale).

La scission fut en effet dès l'origine l'instrument de chantage de ce qui était dès lors le groupe Nacht, et elle ne cessa d'être agité jusqu'au moment où il devint lui-même majoritaire.

Voici en effet comment la chose se produisit. Le chantage à la démission ne put être poursuivi par le Comité de Direction de l'Institut sans qu'à la fin il dût s'y résoudre. Normalement la Commission de l'enseignement devait en recueillir la charge et ce furent encore les partisans de Nacht qui y firent obstruction.

Dès lors je crus que je devais l'accepter, me croyant seul en mesure d'arriver à un arbitrage. J'y fus élu en effet, ne pris avec moi aucun Secrétaire scientifique, alors que Lagache et Bouvet eussent certainement alors accepté de m'y apporter leur concours, et

déclarai aussitôt que je ne me considérais que comme Directeur provisoire aux fins d'aboutir à des statuts qui fissent l'accord de tous, et dès le lendemain je convoquai les huit tenants du groupe Nacht à se réunir avec moi pour étudier la situation. Tous acceptèrent individuellement, pour se dérober ensuite sur l'injonction de Nacht.

Je fis dès lors ce qui me semblait la seule tentative pour une issue saine. Je me retirai huit jours (c'était les vacances de Noël) loin de tout contact avec quiconque et élaborai les principes d'un Institut tel qu'il m'apparaissait destiné à assurer un enseignement ouvert à la diversité des esprits que nous avons à satisfaire et à prolonger la tradition de la Société.

Il n'y avait dans ce projet dont tous ont reconnu alors qu'il contenait des idées d'avenir rien qui ressemblât à une motion de compromis. Si j'y tenais compte de la conjoncture présente, c'est uniquement dans la forme que je tenais à lui conserver d'être le plus près possible du projet déjà apporté, ceci pour éviter le conflit d'amour-propre qui eût pu surgir de l'idée que j'apportais « mon statut ». À la délicate question de la Présidence de la Commission <sup>(127)</sup> j'apportais une solution certes un peu complexe mais qui dans l'état de raidissement où étaient les esprits me paraissait la seule qui put leur faire entendre raison. Bref j'espérais ramener les opposants à la notion des principes.

Ce fut là que j'échouai : on m'opposa que la forme des dits statuts n'était pas juridique. Ceci était vrai et je n'avais jamais espéré qu'ils seraient votés tels quels, mais qu'ils seraient le point de départ d'une entente enfin rétablie, avec une perspective qui mit l'accent sur l'enseignement même et non sur ses incidences politiques.

Le seul fait que je n'y faisais mention ni de la Princesse ni de ses fonctions honoraires, suffit à décider de tout.

Dans un entretien personnel qu'elle avait sollicité avec Nacht, et qu'au sortir d'un dîner chez moi où elle eut le front de nous l'annoncer à Lagache, à Bouvet et à moi, elle poursuivit avec lui durant une heure et demie, toute la Société cependant piétinant à les attendre, elle passa avec Nacht un traité dont seule la suite des choses nous a montré quels furent les termes.

Un de ses premiers effets fut qu'elle me trouva parmi les siens suivants qui lui permettaient d'assurer à Nacht sa majorité <un mot illisible>, un concurrent à la fonction de la Présidence en la personne de Cénac, dont vous imaginez dans quelle intention toute désintéressée de « conciliation » il accepta ce rôle. Je fus néanmoins élu Président.

Et de ce fait je devins le symbole de la résistance à un long processus dont un rapport de Lagache vous indiquera les étapes, et par où Nacht réalisa point par point ce qui avait été dans son intention, eux qui me soutenaient le savaient depuis l'origine : s'assurer par l'entrée massive du Comité de Direction (y compris le Secrétaire administratif !) dans la Commission de l'enseignement une majorité permanente dans le fonctionnement ordinaire et extraordinaire de cette Commission, remanier de fond en comble l'exercice traditionnel des fonctions de cette Commission : c'est-à-dire faire examiner les sujets à toutes les étapes par une commission de quatre membres seulement, le Directeur de l'Institut seul élément permanent y ayant bien entendu voix prépondérante, ce qui du fait que c'est son secrétariat qui désigne les trois autres, lui assure, vous le comprenez je pense, une assez jolie probabilité qu'il ne sera jamais contré, etc.

Le succès de toutes ces propositions à propos de chacune desquelles j'ai entendu à chaque fois affirmer à un ou plusieurs membres de son propre groupe qu'il s'agissait d'un excès auquel il ne donnerait jamais son adhésion, a été obtenu néanmoins à chaque fois grâce à <sup>(128)</sup> une technique savamment réglée qui consistait à se faire renvoyer par la Princesse la balle une première fois repoussée dans des circonstances où l'ensemble n'étant pas averti la majorité se trouvait favorable.

Ce petit jeu parfaitement démoralisant pour les opposants eux-mêmes a mis quatre mois à arriver à sa fin et a été couronné par une séance spécialement consacrée à donner à la Princesse Marie Bonaparte le prix de ses bons et loyaux services (qu'elle a dû attendre jusque là) en l'intégrant définitivement et à vie au nombre des membres du Conseil

d'administration de l'Institut (médical) de psychanalyse, organe qui, des communiqués aux journaux nous l'ont fait savoir, décharge définitivement la Société psychanalytique de Paris de tout ce qui concerne l'enseignement et l'habilitation des psychanalystes.

Vous verrez dans une lettre ouverte de Juliette Boutonier ce qu'est devenu pendant ce temps le standard d'existence de cette malheureuse Société et comment le « gang » (la Princesse dixit) occupait le temps de ses réunions à des conciliabules dans les salles directoriales de l'Institut, d'où il émergeait à l'heure à laquelle les « travaux » futiles auxquels on avait désormais renvoyé la Société prenaient fin, pour la séance administrative où l'on commençait à s'occuper des affaires sérieuses.

La dernière, vous le savez, a consisté à démissionner enfin le Président de la Société pour que le faux-pas de son élection imprévue fût enfin réparé et pour le remplacer selon l'expression même de M. Lebovici par une personnalité encore plus insignifiante (et donc plus docile) que celle qui la première fois avait échoué contre lui.

C'est ici que nous retrouvons les fameux étudiants oubliés dans toute cette affaire.

Ceux-ci en effet auxquels on avait demandé dès l'ouverture de l'Institut en mars, des frais d'inscription absolument exorbitants, avaient à ce moment, c'est-à-dire pendant que se poursuivait encore une lutte dont personne parmi nous qui les défendions ne fit durant toute l'année auprès d'eux la moindre mention, avaient donc osé élever des revendications, d'ailleurs sous la forme la plus respectueuse pour leurs Directeurs et maîtres, et c'est dans la forme de leur réponse que ceux-ci commencèrent à perdre à leur tour la face. L'un d'eux n'hésita pas à leur dire qu'il perdait chaque mois 200.000 francs dans cette petite affaire ; le même encore, que si on leur demandait beaucoup d'argent la psychanalyse d'autre part était un métier qui permettait d'en gagner beaucoup par la suite.

<sup>(129)</sup> Le même toujours n'hésita point à dire en face à l'un des délégués en train de lui présenter des doléances de ses camarades, que le rôle qu'il assumait lui faisait bien mal augurer de son avenir analytique. À toutes leurs manifestations la réponse-clef fut : « Vous manifestez à quel point vous êtes mal analysés » (il s'agissait d'ailleurs de leurs propres élèves).

Il n'y a pas à s'étonner que dans ces conditions les déboutés s'en vinssent à penser qu'ils faisaient un déplacement, et ils furent mis sur la voie d'une plus juste interprétation de leurs réactions par la teneur des engagements qu'on leur demanda de signer une seconde fois à l'adresse de l'Institut après qu'ils les eussent déjà pris de bon cœur à l'endroit de la bonne vieille Société. Cela leur mit la puce à l'oreille et ils demandèrent à voir les statuts.

L'effet produit fut indescriptible. Ce fut le moment que le groupe de nos collègues de plus en plus démonté et refusant de rien comprendre à ce qui arrivait, choisit pour faire un exemple. On avait essayé d'intimider les étudiants en leur annonçant la formation d'une Commission de discipline et en proposant de nommer à sa tête un ancien magistrat (sic !). Cela fit un certain effet. Mais il était difficile qu'il fût définitif auprès de gens qui ne s'étaient pas encore engagés à l'endroit de l'Institut. Comment put-on penser qu'en frappant haut, l'intimidation serait décisive. Un nommé Pasche, ancien existentialiste, passé au rang de jacobin de la nouvelle institution et qui dès les premiers conflits me déclara qu'il s'agissait d'avoir en main un pouvoir dont on pousserait les effets « jusqu'à ses dernières conséquences », me fit savoir – avec toute l'estime où il tenait et ma personne et un enseignement dont les termes avaient été souvent pour lui illuminants – que ma présence même à la place que j'occupais était à l'origine de la résistance des étudiants, que c'est parce qu'ils se savaient soutenus par moi à l'intérieur qu'elle se poursuivait et donc qu'il convenait de nous séparer.

Je me souviendrai toute ma vie à travers les propos de ce Robespierre qui conservaient quelque tenue dans leur délire, des figures convulsées de ceux qui participèrent à cet hallali original. Ce n'était pas un beau spectacle et, résistant à leurs aboiements, je me donnai le luxe de le revoir une seconde fois.

À vrai dire, cette seconde fois ce fut beaucoup plus calme. La motion de défiance proposée par Madame Odette Codet pour le compte de la Princesse sûre de son fait fut votée. Mais un certain nombre de ceux en qui le précédent spectacle avait ému la fibre de l'horreur humaine, s'en allèrent définitivement pour fonder une nouvelle Société, et je les rejoignis aussitôt.

<sup>(130)</sup>Vous savez maintenant toute l'histoire de l'affaire. Et vous pouvez imaginer quelle expérience elle a été pour moi. J'ai été mis à l'épreuve de la plus constante et déchirante trahison. Quelqu'un, Nacht, que j'avais admis à mon amitié, s'est comporté de telle sorte que chaque fois que sa femme d'ailleurs bouleversée par cette affaire téléphonait à la mienne, je pouvais y trouver l'indice certain qu'il me porterait dans les 48 heures qui suivraient un nouveau coup.

Rien n'a été épargné par lui pour m'atteindre. Une discussion ancienne qui s'était poursuivie sur le terrain de la théorie et de l'expérience – et qui portait sur une technique que, justifiée ou non, j'avais défendue publiquement, à savoir l'usage réglé de séances plus courtes dans certaines analyses, et spécialement dans l'analyse didactique où la nature particulière des résistances m'avait paru la justifier, a été réveillée par lui alors que j'avais publiquement déclaré que, me soumettant au principe de standards fondés sur un règlement professionnel, dès lors que nous passions à un stade d'organisation de la profession, je ne reviendrais plus sur cette pratique quel que m'en parût l'intérêt, et que j'avais progressivement régularisé dans l'année précédente et définitivement mis au temps réglementaire toutes mes analyses didactiques dès la fin de cette année, sans qu'on ait pu depuis lors relever contre moi le moindre manquement.

On a rappelé un prétendu engagement pris en février 1951 et précisément à propos d'une analyse didactique particulièrement réussie, de me tenir au standard commun sans vouloir se souvenir qu'on m'avait autorisé encore au mois de décembre 1951 à exposer devant la Société les raisons de cette technique que j'avais en effet poursuivie au vu et au su de tous.

On a fait état contre moi du nombre de mes élèves en prétendant que c'était le seul motif de cette réduction du temps consacré à chacun sans se souvenir que tous ceux qui avaient précédemment passé à l'examen de la Commission avaient pu dire individuellement quel bénéfice ils en avaient tiré dans leur cas et démontrer dans leurs contrôles le bon aloi de leur formation.

Nacht en rapportant un propos qu'aurait tenu une de nos collègues médecin des hôpitaux, Madame Roudinesco pour la nommer, concernant ces faits, sous une forme qui s'est avérée fautive à l'enquête, à savoir que lui, Nacht, aurait menti, a réussi, sous le coup de cette allégation reproduite auprès de chacun de nos collègues de la Commission au cours d'une tournée qui lui a pris toute une après-midi, à obtenir de plusieurs d'entre eux de signer une attestation que j'aurais bien en effet pris l'engagement en question lors de la <sup>(131)</sup>réunion de la Commission de février 1951. Ceci dans le seul but de la produire sous cette forme le lendemain dans une réunion d'étudiants où elle n'a fait d'ailleurs aucun effet.

Tout a été mis en œuvre pour que mes étudiants me quittent. Et après mon départ de la Société on a fait savoir à ces étudiants en analyse soit-disant suspects de malfaçons dans leur initiation, qu'ils pourraient se présenter dès lors spontanément, c'est-à-dire sans mon autorisation, pour être habilités aux contrôles devant la Commission de l'enseignement.

Pas un ne m'a quitté, ni n'y a même songé. Et j'ose même dire que mes analyses se sont poursuivies sans être sensiblement influencées par toute cette tornade extérieure.

Je puis vous dire aussi que ce que cette épreuve m'a appris quant à la manœuvre et quant à la faiblesse des hommes, est de nature à ce qu'une page soit tournée dans ma vie. J'ai vu comment un ami glisse à chaque pas plus loin dans le sens où une pression plus forte que lui l'entraîne contre vous, à quels abandons les meilleurs viennent vous conseiller d'accéder en prenant votre bien pour prétexte, la légèreté avec laquelle chacun considère ce qui ne touche pas ses intérêts immédiats, et comment on lie à ces entreprises un homme honnête

et généreux en obtenant de lui à la faveur de la fatigue la première concession faite au désir de paix et qui est une infamie.

J'ai vu ce qui peut arriver dans un milieu de gens « analysés » dit-on, et je savais par Freud lui-même que cela dépasse tout ce qu'on peut imaginer : jamais en effet je n'aurais imaginé cela. Je m'aperçois à en avoir fait revivre quelques traits pour vous maintenant de ce qu'ont pu être pour moi ces mois de cauchemar, et que vraiment je n'ai pu y survivre qu'en poursuivant à travers les émotions affreuses qu'ils m'ont données mon séminaire de textes et de contrôle, sans y avoir une seule fois manqué, ni sans je crois en avoir vu fléchir l'inspiration ni la qualité. Bien au contraire cette année a été particulièrement féconde, et je crois avoir fait faire un progrès authentique à la théorie et à la technique propres à la névrose obsessionnelle.

Oui j'ai vécu grâce à ce labeur parfois poursuivi dans un véritable désespoir – et aussi grâce à une présence dont le secours n'a pas fléchi d'un instant, encore qu'elle-même, oui elle ma femme, n'ait pas été à l'abri des tentatives pour ébranler la fermeté que je lui ai vue à certaines heures. Oui croyez-moi Loew, je ne veux pas vous parler du plus abject, et pourtant cela aussi a été.

Ce qui m'étreint le plus, c'est peut-être l'attitude d'un certain nombre de titulaires et d'adhérents. Dieu merci les plus jeunes se sont <sup>(132)</sup> montrés d'une autre trempe, je vous l'ai dit. Mais chez ceux-là qui ont connu l'occupation et les années qui l'ont précédée, j'ai vu avec terreur une conception des rapports humains qui s'est manifestée dans le style et les formes que nous voyons fleurir dans les démocraties populaires. L'analogie était frappante, et les effets de groupe qui en sont résultés m'en ont plus appris sur le problème qui m'a toujours fasciné du type de procès dit de Prague que toutes mes réflexions pourtant fort avancées sur ce sujet.

Je songe à la sorte de foi qui me porte maintenant au-delà de tout cela, qui me le fait oublier presque, oui elle est faite d'un pouvoir d'oubli qui tient à ce que j'ai devant moi cette audience précieuse de ceux qui m'ont suivi, – qui ne m'auraient jamais abandonné même si j'étais sorti seul – à ce que je vais écrire pour Rome, mon rapport sur la fonction du langage dans la psychanalyse, – à ce que je sais de mieux en mieux ce que j'ai à dire sur une expérience que seules ces dernières années m'ont permis de reconnaître dans sa nature et par là seulement de maîtriser vraiment.

J'espère vous voir à Londres – quoiqu'il arrive, sachez que vous y trouverez un homme plus sûr de ses devoirs et de son destin.

Lagache vous y apportera le dossier de l'affaire : et vous y verrez que ce n'est pas nous qui avons fait du fractionnisme.

Ces pages n'ont pas été écrites pour contribuer à ce dossier – mais pour vous donner sur le ton libre que nous permet notre relation particulière, le témoignage vécu sans lequel l'histoire ne saurait être écrite. Aucune objectivité ne saurait être atteinte en matière humaine sans ce fondement subjectif.

C'est pourquoi je vous autorise à en user auprès de qui vous croirez pouvoir l'entendre – et nommément Heinz Hartmann auquel j'enverrai d'autre part un message.

Vous savez Loew, que si vous passez en France avant ou après le Congrès nous serons heureux ma femme et moi que vous veniez avec votre femme nous faire à notre maison de campagne la visite à laquelle vous étiez dès longtemps convié. Je pourrais vous en dire beaucoup plus sur ce que nous attendons tous de l'avenir de notre travail. Nous nous y sommes donnés d'un cœur assez entier pour nous trouver actuellement être là-dessus à votre endroit dans un très grand retard.

Sachez pourtant que notre fidélité à votre personne reste inchangée.

Jacques Lacan

<sup>(133)</sup>Second manuscrit

Nous y viendrons en effet avec nos dossiers, et prêts à soutenir notre position. Malgré l'apparence formelle, nous n'avons fait nulle scission.

Les membres qui ont dû se séparer de la Société étaient l'objet depuis de longues années d'une attitude injurieuse de la part d'un groupe de la Société qui prétendait détenir à son égard je ne sais quelle position de supériorité scientifique, et nous vous donnerons des preuves de ce véritable rejet. Ils se sont maintenus pourtant avec patience en une position de collaboration loyale. Mais l'intimation de s'en aller leur a été formellement adressée par le nommé Pasche en même temps qu'au Président alors en exercice.

Pour celui-ci, à savoir votre serviteur Lacan, sa situation, vous venez de le voir, a été différente. Mis en vedette pendant ces dernières années par ledit groupe qui tirait lustre et avantage du succès de son enseignement, il entra en dissension avec lui sur des questions de principe, et dès lors on lui tint à crime son désir même de maintenir le lien entre tous les éléments de la Société. J'ai des preuves de ceci également.

Au reste, le moment était venu où Nacht ne pouvait plus tenir la fonction médiatrice qui lui avait convenu pendant la période de reconstitution de la Société. Le manque absolu de cohérence doctrinale et technique du groupe avait indiqué de lui laisser une place pour laquelle il était désigné pour son manque d'éclat. Il sut transformer le service qu'il rendait ainsi en hégémonie. Mais déjà le vent tournait, le style même des débats doctrinaux (au dernier Congrès par exemple) laissait apparaître un certain nombre de personnalités nouvelles porteuses d'une expérience authentique et d'un véritable pouvoir d'expression.

Dès lors puisqu'il lui fallait passer la main pour sa fonction de leadership, il était clair qu'il n'allait être plus rien. Le mot est d'un de ses propres amis, et qui avoue l'avoir soutenu dans sa nouvelle fonction pour cette raison même.

Il y aurait en effet trouvé son exact emploi, s'il eût consenti à le remplir dans ses limites propres.

Il y vit au contraire l'occasion d'étouffer la vie de la Société renaissante sous les exigences d'un appareil bureaucratique soudain jugé digne d'accaparer tous nos efforts. Et ceci pour le profit d'une clique constituée par lui expressément à cette intention, dans laquelle les éléments de valeur avaient été astucieusement jusque là <sup>(134)</sup>tenus par lui-même à l'écart de l'expérience enseignante. C'est ce qu'exprimait glorieusement l'un d'eux en ces termes : « J'étais jusqu'ici indésirable, maintenant je suis là pour la vie ».

Loew, je vous le dis, personne plus que moi n'a eu le souci de mesurer ses manifestations au rythme des progrès du groupe.

Pendant des années, j'ai maintenu dans un certain ésotérisme ce qui eut pu y dérouter des esprits hésitants encore sur la valeur de la psychanalyse.

Et c'est alors qu'une vie authentique devenait possible qu'on a voulu nous en dérober l'accès.

La chose n'a été possible que grâce à l'apport du groupe flottant, celui pour lequel ces questions n'ont aucun sens, groupe marchant aux ordres de la Princesse dont la seule préoccupation véritable est de maintenir sa position privilégiée. Ceci s'est fait par un marchandage cynique, tout à fait digne de ceux que Lagache a tout à fait justement désigné du terme de « fraction sans principe ».

Le fractionnisme en effet, c'est eux qui l'ont pratiqué, et dès l'origine de cette crise – et sous la forme d'un chantage ouvert à la scission.

Si inouï que cela paraisse maintenant, c'est pour éviter qu'ils s'en aillent, que nous avons été de concession en concession, et jusqu'à perdre par la lassitude de ce jeu tel qui nous était à l'origine fidèle et dévoué par les affinités mêmes d'une personnalité délicate, mais qui trop fragile physiquement, a fini par s'user, ne plus rien vouloir entendre des tensions qui le détérioraient.

Soyez sûrs que l'avenir nous rendra plus d'un qui est vraiment avec nous.

Avec nous qui représentons tout ce qu'il y a d'enseignement réel – et non postiche – dans la Société.

Car c'est là que l'épreuve tourne toujours plus en notre faveur. Croyez-moi : la leçon inaugurale de Nacht sur l'histoire de la psychanalyse a été pour les élèves une révélation d'ignorance qu'ils ne sont pas près d'oublier. Et l'on verra bientôt si en présence d'une Société rivale active, un institut d'enseignement peut se maintenir au service de seules fins de prestige.

Pour nous c'est, je vous le dis, une libération que la rupture qu'on nous a enfin imposée – et une libération heureuse puisque nous avons pu voir à la maturité avec laquelle la génération des candidats en formation a réagi que l'avenir était sauf – et que l'accouchement, tout forcé qu'il ait paru, avait été vraiment salutaire.

Excusez-moi si je me suis un peu étendu, cher Loew. L'essentiel <sup>(135)</sup> qui est dans ces dernières lignes ne pouvait se comprendre sans l'esquisse que je vous ai donnée d'une histoire qui a détourné cette année de longues heures de notre travail.

Cette expérience, j'ai voulu que vous sentiez combien elle nous a été amère, combien aussi elle est décisive.

Je vous autorise à communiquer ceci, quel que soit le ton de confession qui y règne et qu'autorisait notre relation particulière, à Heinz Hartmann dont j'ai toujours tenu la personne en estime particulière.

Je crains que quelque malentendu ne reste entre nous de la communication étranglée par le temps (on m'avait réduit mes 20 minutes à 12 in extremis) que j'ai faite à Amsterdam. Au vrai, c'est pour cela que j'ai préféré ne pas la publier quoiqu'elle prendrait son sens dans la ligne de ce qui va pouvoir maintenant paraître et qui permettra au rapport de nos positions de s'établir clairement. Il verra alors combien elles sont peu opposées.

Le contraire vous eût étonné, cher Loew, puisque ces positions sont les vôtres et que votre élève y a pris son départ.

J'espère vous voir bientôt, et si vous venez en France soit avant soit après Londres, nous vous renouvelons, Sylvia et moi pour vous et votre femme cette invitation à venir nous voir à notre maison de campagne, pour laquelle nous avons tant espéré votre venue à l'avant dernier Congrès de psychanalyse de langue française.

Présentez à votre femme mes hommages – et nous vous disons en tout fidélité « à bientôt ».

J. L.